

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Xavier VAUDAN

Chronique du collège

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1946, tome 44, p. 214-216

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

CHRONIQUE DU COLLEGE

Elles sont passées les hantises de mon prédécesseur. La page s'est tournée sur le « Gloster Metior », les « idiologies » égyptiennes et cet étrange engouement pour l'Orient qui a vu naître son caniche. Le temps, dans sa course rapide, a emporté ces songes creux et d'autres événements ont tenu depuis nos esprits en haleine. La machine tourne dans son rythme égal et, sans accident, nous achemine petit à petit vers la Noël. (Je ne parle pas d'un Noël Advenu, qu'il est meilleur de laisser ronfler sur place.)

Parmi les quelques privilèges que l'on nous accorde au milieu de nos études, il en est un qui mérite une mention spéciale, c'est la conférence de M. René Huygue sur « l'Art et le Monde Moderne ». Qui aurait pu croire que notre vie si trépidante nous impose une mécanisation de plus en plus étendue où toutes les valeurs profondes de la personne se trouvent remplacées par des gestes d'automates ? Merci très chaleureusement, M. Huygue, de nous avoir mis en garde contre cet appauvrissement de nous-mêmes et de nous avoir initiés à la richesse secrète et mystérieuse des valeurs artistiques, en nous donnant la clé qui ouvre l'accès à ce monde qui ne se livre que par la suggestion, la magie des mots et des images.

A ce pèlerinage aux sources de la vie intérieure, succéda un peu bruyamment la traditionnelle promenade aux raisins, qui vint mettre une note gaie à la série un peu monotone de nos jours. Les grappes dorées étaient plus succulentes que d'habitude ; si vous aviez demandé à Carnat quel goût elles avaient, en matérialiste effronté, il se serait empressé de vous répondre — qui ne s'attendrait à pareille réponse ? — qu'il ne se souvenait que d'une après-midi de relâche où il avait de quoi se tordre les boyaux sans rire. Et pourtant nos nouveaux surveillants s'étaient ingénies de distraire la galerie par des attractions nouvelles : sur un cirque de gazon bien tendre, ils dirigeaient la fougue de jeunes chevaux sauvages attelés à quelque chose qui devait représenter des chars romains et rappeler tant bien que mal les courses antiques. Tant s'en faut que le spectacle retenait l'intérêt de tous les participants. Le S.S.I. (Service de Sécurité de l'Internat) était sur les dents et avait posté l'un de ses plus fins limiers à la garde des vénérables corbeilles. Je ne sais s'il réussit à défendre les précieux trésors, car le surveillant des petits, tout paternel, dut promettre à quelques-uns de ses protégés un supplément de distribution qu'ils furent heureux et fiers de savourer deux jours après.

« Tout par la joie », arborait fièrement la Rhétorique à qui combattait le soin d'organiser le dimanche des Missions. Il s'agissait de ne pas rester en deçà de la réussite des précédentes années. Le canton et les environs furent mis en coupe réglée afin de permettre aux petits indigènes de recevoir le bienfait du

travail missionnaire. Le bruit et l'affairement dans tous les stands tenaient peut-être un peu trop la place des méditations et des prières qui sont de règle en ce jour. Hengartner, malgré son sommeil inouï (c'est un pauvre type) gagna la sympathie de tous les petits et, grâce à son sens commercial insurpassable, réussit à se monter une riche bibliothèque. Quant aux Humanistes, mis en verve par de copieux apéritifs, ils ne firent aucune difficulté à accepter le luxe d'un dessert extra-fort que Vogt et Broillet leur offrirent généreusement. Le soir même, les Chanoines, dit-on, qui rentraient d'un concert qu'ils avaient donné à l'église de Montreux, furent encore tout étonnés de percevoir les bruits mourants de la fête qui avaient bien de la peine à s'apaiser...

Mais ces manifestations n'étaient qu'une courte halte au milieu des classes. N'allez pas croire, innocent lecteur, que tout le souci d'un étudiant se réduise à calculer les jours fastes où il sera fait relâche au labeur studieux. Pénétrez plutôt dans les études à l'heure où tout est rentré dans le silence et vous serez surpris de tous ces fronts baissés sur de passionnants problèmes ; tout au plus percevrez-vous à de rares instants quelque regard fuyant qui poursuit son rêve intérieur et peut-être vous sera-t-il donné de découvrir quelque poète caché comme celui qui se développe secrètement au sein de la Rhétorique et qui préfère aux sarcasmes du monde un coin d'automne mourant où foisonne à loisir la lumière verte et bleue.

Nos autorités, d'ailleurs, veillent avec un soin particulier à l'éclosion de ces dons de poésie. C'est là, sans doute, ce qui nous a valu l'« Annonce faite à Marie » que le théâtre municipal de Lausanne jouait pour nous le 25 octobre. Heureuse innovation ! M. le Recteur avait fait appel aux talents bien connus de MM. Viatte et Bregnard pour nous expliquer la pièce et permettre à tous d'en saisir plus profondément les émouvantes richesses. Las ! que ne s'est-on avisé, en haut lieu, que c'était une gageure impossible de convier les plus jeunes à si haute poésie. Malgré toute leur bonne volonté, nos petits camarades nous ont empêchés de nous livrer pleinement à l'émotion secrète qui naissait en nos cœurs : leurs réactions à contretemps ont produit en nos âmes une fausse note qui nous a gâté en partie un plaisir attendu avec impatience ; elles ont aussi, je crois, détourné quelque peu le jeu des acteurs.

Au milieu de ces hautes préoccupations, nous n'avions garde d'oublier la fête de nos professeurs. Le 12 octobre, les Denys s'étaient joints aux Max et Maxime pour recevoir la première aubade que la « Mauritia » et le Chœur mixte leur réservaient. Noser était même si ému de ce premier contact, que, s'il ne se souvenait plus du jour où sa flûte vibrait pour la première fois, il put lire sur le visage épanoui de son directeur la joie que lui procurait une surabondance inédite de trilles mignonnes.

Un sourire nous semblait manquer à la fête : nous ne retrouvions plus ce cher M. Défago qui a échangé les soucis que lui procuraient papiers et casquettes contre les joies du ministère pastoral.

Le même après-midi, M. Grandjean escaladait une fois de plus les échafaudages du clocher, pour constater les progrès des travaux de réfection, caresser les banderoles qui flottaient gaîment au sommet du sapin de fête, et se rendre compte que tout jouait mathématiquement, tandis que M. Bregnard conduisait au grand air ses jeunes poulains soucieux de ne pas laisser passer ce jour sans en extraire toute la joie possible.

Peu après, la Saint-Raphaël apporta sa note de gaîté à la section des Petits : tout se passa, contre l'ordinaire, dans une joie si intérieure, que le pauvre chroniqueur n'en a perçu aucun écho.

Les Lycéens, sentant l'approche de la Retraite, délèguèrent quelques-uns d'entre eux à St-Gingolph, où se déroulaient de grandioses cérémonies en l'honneur de Notre-Dame du Grand Retour qui daignait faire escale quelques heures en territoire suisse. Ils s'en furent, bien mystérieusement, par une belle nuit d'octobre, offrir leurs hommages à Notre-Dame et déposer dans sa barque tous leurs soucis. Ils en revinrent tellement allégés que leur retour a mis en émoi tous les murs d'Agaune : seule la route pourrait nous redire l'objet de cet élan automobile !

La Retraite commença donc sous d'heureux auspices, dans la méditation et le silence. Jamais il ne nous sembla si facile d'entrer dans ces jours de pieux exercices, car les fêtes accumulées en fin de semaine devaient nous permettre de revoir nos familles et de leur montrer le résultat de nos méditations. Un grand merci, M. l'abbé Chavaz, qui avez su si bien nous tenir en éveil pendant ces trois jours, surtout merci de nous avoir appris à goûter la Sainte Ecriture et à y trouver un aliment substantiel pour notre faim d'absolu.

Sans doute, les petits et les élèves de langue allemande ont-ils trouvé en leurs prédicateurs, M. le Chanoine Fernand Donnet et le Révérend Père Keller, même réconfort, même sagesse et même enthousiasme. La preuve en est le grand nombre d'Externes qui sont venus se joindre à nous, le dernier matin, pour la messe de clôture, malgré les sacrifices que leur présence leur imposait.

Puis la maison se vida comme en une fin de trimestre : seuls les plus zélés regrettèrent une perte de temps et une sortie inutile ; ils préférèrent tenir compagnie à ceux qu'une distance trop grande empêchait de rejoindre leurs familles. Ils grimperont jusqu'aux Giettes et se délectèrent d'une séance de cinéma d'ailleurs sans histoire.

Et maintenant, bon gré mal gré, tous sont revenus reprendre avec courage ou résignation le travail régulier. Espérons qu'il sera fructueux et varié, de manière à permettre à mon successeur de vous en retracer la trame avec moins de transes que le présent chroniqueur.

Xavier VAUDAN, rhétorique.